

PIERRE LOUKI, LA RÉSISTANCE MARGINALE

Dans sa chanson "Biographie", Pierre Louki se présente ainsi :

*« Il aime les arbres, tous les arbres,
Oui mais il n'aime pas les cons.
Il n'aime pas les cons parce qu'on ne peut pas aimer tout le monde
Il a un faible pour les ânes parce qu'il aime les chevaux
Et pour lui l'âne est un cheval qui n'a pas réussi. »*

Daniel Delgado, qui l'a bien connu dans ses dernières années, nous en dit davantage sur ce poète-compositeur-interprète "le plus oublié de la chanson française", et qui fut aussi acteur de Beckett et auteur de théâtre.

Horloger, acteur, auteur

Pierre Varenne, futur Pierre Louki, est né en 1920 dans un petit village de l'Yonne. Ses parents sont instituteurs. Sa mère meurt dans un accident alors que Pierre a trois ans.

*Douce était je le crois la chanson de ma mère,
Tendre était je le veux l'inflexion de sa voix,
Mais ma mère s'en fut quand moi j'étais à peine,
Et je ne l'entends plus et je ne l'entends pas.*

Malgré la présence d'une seconde maman, il sera toute sa vie à la recherche de la femme qui l'a mis au monde.

Dans son enfance Pierre lit beaucoup, mais c'est avec Verlaine, poète maudit dont les mots chantent, qu'il reçoit sa première émotion. Au début de son adolescence, il commence à écrire des poèmes sur son village, sur sa famille, sur sa bande de copains. Une fois par an, pour les vacances, il présente un petit spectacle devant ses grands-parents et c'est là qu'il chante ses premières chansons.

Il a 14 ans quand son père l'inscrit à l'école d'horlogerie de Besançon. Quitter son village, c'est le début de la liberté : *« J'ai passé quatre ans et demi dans cette école avec la certitude que je ne serais jamais horloger. Je l'ai quand même été pendant plus de dix ans, car au sortir de la guerre, j'étais marié, nous avions un enfant et il fallait que je gagne ma vie. »*

En 1946, Pierre travaille dans une horlogerie à Laroche-Migennes, mais il s'ennuie et fonde une compagnie de théâtre amateur où il écrit, entre autres, une opérette. Il fait des imitations de Bourvil, un de ses chanteurs préférés. Après une houleuse dispute entre amis, il quitte la troupe : *« Puisque que c'est comme ça, je vous laisse ma place et dans six mois, c'est à Paris que je jouerai. »*

Le 1^{er} mai 1950, la famille Varenne s'installe dans la capitale où Pierre devient l'horloger de la rue Gassendi. Deux jours plus tard, il s'inscrit au cours de Jean-Louis Barrault. C'est là qu'il fait sa première rencontre importante, Roger

Blin, comédien et metteur en scène, qui l'engagera dans l'aventure de la pièce de Beckett "En attendant Godot" où il reprendra le rôle de Lucky. Dans ce même cours, il fait la connaissance de Philippe Noiret, Laurent Terzieff, et Lucien Raimbourg qui, un soir, l'emmène voir un spectacle de chansons chez Suzy Louvat. À la fin de la soirée, Pierre dit à Raimbourg « *Des chansons comme ça, j'en fais depuis longtemps* ».

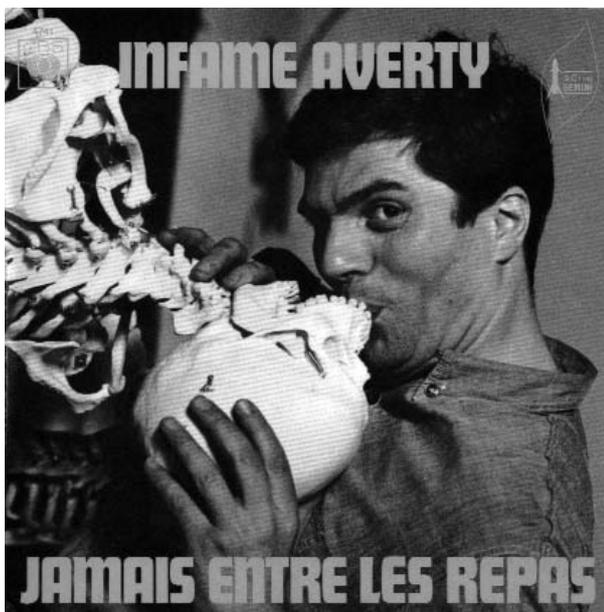
Raimbourg le présente au compositeur Jacques Lacôme, et ainsi va naître "La Môme aux boutons" que rendra célèbre Lucette Raillat en 1957. Il y aura plus de 30 versions de cette chanson. Alors qu'il ne rêvait que de théâtre, Louki devient chanteur malgré lui. Et tout s'enchaîne. Il aura une centaine d'interprètes parmi lesquels : Juliette Gréco, Isabelle Aubret, Jean Ferrat, Philippe Clay, les Frères Jacques, Patachou, Catherine Sauvage, Francesca Solleville... et la dernière en date, Claire Elzère, qui offre une seconde vie à Louki .



Pierre Louki en 1959 (photo d'André Nisak, DR)

Pierre Louki aura écrit et enregistré plus de 400 chansons, pour lui et pour les autres. Il y en a encore beaucoup d'inédites dont une qu'il me résumait ainsi : « *C'est l'histoire d'un type qui rebouche les trous d'une passoire pour en faire une louche...* » Il écrivait tous les jours, les mots le passionnaient. Il nous a laissé une dizaine de livres pour enfants. Il nous a donné un récit incontournable sur Brassens, et son livre le plus personnel, "*Quelques confidences*", dans lequel il retrace son parcours.

Pour *France Culture*, il a écrit une vingtaine de pièces jouées par des comédiens comme Claude Piéplu, Claude Rich, Jacques Dufilho, Danièle Lebrun, Roland Dubillard, Pierre Arditi et Suzanne Flon.



Pochette d'un disque 45 tours de Louki (1970, CBS)

Il reste aussi une centaine de passages à la télévision, dont beaucoup avec Jean-Christophe Averty. Un critique des années 1970 écrivait : « *Que se passe-t-il ? On ne voit que Pierre Louki en ce moment à la télévision.* »

Les engagements

Pierre Louki n'était d'aucun parti, il voulait rester libre.

Né dans une famille anticléricale et plus tard proche du Front populaire, il ne croyait pas en Dieu mais il le prenait à témoin de temps à autre comme dans sa chanson "*Il pleut dans l'église*" où il met en opposition une petite église pauvre à l'abandon et les richesses de la Basilique aux mains des puissants.

Il ne croyait pas en Dieu mais avait un doute sur Jésus comme dans "*Qui ?*", où un homme sans âge frappe à sa porte, entre chez lui sans un mot, partage le souper, s'informe sur le mauvais état du monde et puis :

*Il a haussé les épaules, l'air très affecté
 (...) Il a murmuré « dommage » puis il est parti
 Depuis je pense sans cesse à cet étranger.
 (...) Si c'était Jésus ?*

Dans "*Dieu nous a laissé tomber*" :

*Des humains se font la guerre (...)
 Rares les voix pour crier / Serait-ce à moi de prier ?
 Moi qui suis un mécréant / Mais Dieu que fait-il ? Néant !*

Pierre Louki n'a écrit qu'une chanson sur le racisme

ordinaire, "*Les nègres*" : « *Je me suis inspiré de ce que je voyais. Cette chanson marchait très bien, mais j'ai arrêté de la chanter quand je me suis aperçu que je profitais d'une situation et de la misère de pauvres gens* ».

*Ils sont noirs à toujours porter / Le deuil de leurs pères.
 Ils sont noirs à toujours guetter / Le deuil de leurs frères.
 Ils sont noirs, oui tout noirs dehors
 Et dedans bien plus encore,
 Aussi noirs de cœur que de corps, / Les nègres
 Qui dans le froid du vent du nord / Balayent.*

La chanson "*Les deux oncles*" de Brassens met sur le même plan les occupants et les résistants :

*C'était l'oncle Martin, c'était l'oncle Gaston.
 L'un aimait les Tommi's, l'autre aimait les Teutons.
 Chacun, pour ses amis, tous les deux ils sont morts.
 Moi, qui n'aimais personne, eh bien ! je vis encor.*

Ce fut insupportable pour Louki qui, pendant cette guerre, avait perdu la plupart de ses amis et son père, Georges Varenne, communiste et résistant, mort dans un camp nazi. Alors de colère, il répondit à Brassens par une chanson d'une terrible douceur, "*Mes deux voisins*" : sous l'Occupation, les deux voisins du narrateur veulent ignorer le bruit des bottes. Ils acceptent tout sans broncher. Ils ne choisissent pas leur camp, jusqu'au jour où l'un d'eux se révolte et prend les armes :

*Je le revois encore Armand mon voisin noble,
 Il était tombé mort après avoir tué.
 Il tenait à la main l'objet le plus ignoble,
 Armand la bonté même, Armand la liberté.
 Moi je hais les tambours et les clairons à suivre,
 Moi je fuis les drapeaux, qui plus est, je le dis.
 Mais quand j'ouvre ma porte et que je me sens vivre,
 Je pense à mon voisin qui portait un fusil.
 Et Ludovic sait bien, lui qui peut encore vivre,
 Que je pense à Armand qui portait un fusil.*

Brassens écouta cette chanson mais ils n'en parlèrent jamais et pendant des années, ils furent un peu en froid.

Louki fait souvent preuve d'antimilitarisme comme dans "*Le marchand d'canons*" :

*Le marchand d'canons s'est souvent inquiété
 Des malheurs profonds de notre société
 À chaque livraison il y va d'une prière
 Puis il verse un don pour les victimes de guerre.(...)
 Le marchand d'canons un jour disparaîtra
 Pour sûr qu'un grand nom alors glorifiera
 Ce défunt qui sut se montrer réaliste
 Bien qu'au fond il fût / Un fervent pacifiste.*

Sa pièce "*Guerre aux asperges*" est un pamphlet contre l'esprit militaire, le tout avec humour et poésie. Une question essentielle y est posée par un général et un simple soldat encerclés par un bataillon d'asperges. « *À quoi servent les militaires ?* »

Louki s'est intéressé aux dictatures. « *J'ai été très marqué par la guerre d'Espagne parce que le premier fusillé du département de l'Yonne par les Allemands était un ancien membre des Brigades internationales, qui a longtemps été caché chez nous.* »

Sous Franco, il écrira "*Je n'irai pas en Espagne*" :

*Je n'irai pas en Espagne l'été qui vient
 Y a trop de cœurs en Espagne comme le mien
 Trop de soleil en Espagne sur les maisons
 Et trop d'enfants de l'Espagne dans les prisons.*

Il a aussi consacré une chanson à son ami José Costa, un jeune républicain espagnol réfugié et condamné à mort par Franco.

*José de Catalogne, t'es comme les cigognes
T'as dû t'émigrer, mais ta cheminée
T'es venu la chercher, loin des Pyrénées (...)
Tu n'es pas de France, mais tu es d'chez nous.*

Très allergique à la connerie, Louki en parlera beaucoup. La guerre, certes, mais aussi ses fréquentations dans le milieu de la chanson, du théâtre et de la télévision. Sur ce thème, on ne peut que conseiller l'écoute de deux de ses chansons interprétées par Claire Elzère sur son premier CD : "Conversations" et "L'Assemblée".

Chances et malchances

Sans doute, sans mauvais coups du destin, le nom de Louki aurait sa place au côté des plus grands.

Sa rencontre avec Roger Blin est une chance. En 1971, celui-ci accepte de mettre en scène la première pièce de Louki *Allô, c'est toi Pierrot ?*, avec Michel Piccoli qui est tombé amoureux du texte et a, pour la jouer, refusé plusieurs projets de films. Les répétitions se passent bien, mais Roger Blin est opéré en urgence. Nouveau metteur en scène, problèmes de salle. Résultat : c'est le bide. Les critiques sont cinglantes : « *Ce n'est pas parce qu'on a écrit deux romances à succès qu'on est un auteur de théâtre.* » Michel Piccoli le défendra jusqu'au bout et lui garda toujours son amitié : « *Pierre Louki fait partie de notre vie. Blin, Louki et Brassens, ce sont trois de mes phares.* » (émission "Effraction" du 25.11.86)

Louki n'est pas découragé et continue à écrire pour le théâtre. Il fait un succès avec son monologue *La Petite Cuiller*, si bien qu'un réalisateur en fait une captation pour la télévision. Mais voilà qu'un nouveau directeur des programmes de la chaîne est nommé. Il ne connaît pas Louki et choisit de ne pas diffuser cet inconnu...

En mars 1976, c'était bien parti. En compagnie de Jacques Villeret, pour qui il écrivait des sketches, Louki présentait sa pièce *J'oublie tout pour t'aimer*. Tout se passe très bien pendant quelques jours, mais paraît un papier destructeur d'un célèbre critique de l'époque. Le soir même de ce venimeux article, d'un commun accord, Louki et Villeret décident de tout arrêter.

En septembre 1990, Claude Piéplu et Ronny Coutteure reprennent sa pièce *Guerre aux asperges* au théâtre la Bruyère. Ça marche ! Oui, mais voilà, c'est aussi le début de la guerre du Golfe et l'on ne peut pas se moquer des militaires en période de guerre. Arrêt définitif des représentations.

Reparlons de sa "première" chanson *La Môme aux boutons*. En ce temps-là, son impact fut tel qu'un producteur de cinéma monta un film autour de ce titre et le confia à un jeune assistant du nom de Georges Lautner pour le réaliser. Le film fut un échec complet. Mais le comble est que dans ses mémoires Lautner attribue la chanson à l'origine du projet à un autre auteur que Louki !

En un beau mois de mai, Louki est engagé pour 30 représentations d'un récital au Studio des Champs-Élysées. Les critiques sont excellentes : « *Faites le détour, il en vaut la peine. Cette année, vous serez impardonnables de l'ignorer.* » Encore un coup de chance : c'était le mois de mai de l'année 68...

En 1983, il débute un récital à la Comédie de Paris. Le succès est tel que son dernier 33 tours devrait se vendre comme des petits pains. Hélas, le tout nouveau directeur de chez Philips n'a pas trouvé mieux que d'envoyer au pilon les vinyls de ce veinard de Louki.

Succès aussi pour un récital aux Mathurins en 1985, au point qu'un soir, l'auteur de la pièce qui se joue dans la salle d'à côté vient se plaindre, parce que les rires et les applaudissements qu'il provoque le gênent. Sans hésiter, Pierre annule les représentations à venir...

Alors bien sûr, Louki eut la chance de vivre de son art jusqu'à la fin de sa vie (en 2006), loin des paillettes et de la vie mondaine. Jamais il n'a décroché le téléphone pour réclamer le moindre contrat. Il préfère attendre qu'on l'appelle, qu'on ait envie de l'entendre.

Quand il parlait d'un fait de société comme le chômage, il n'utilisait pas les mots habituels, il poétisait et l'impact en était d'autant plus fort ("*La rivière est en chômage*") :

*La rivière est en chômage
C'est la faute à l'éclusier.
Chez nous y a plus de fromage
Car mon père est licencié.*

Sur Mai 68, il a écrit une chanson d'amour. Nous pensons qu'il parle d'une femme, mais il s'agit de liberté et de révolution avortée ("*De ce mois de mai*") :

*De mes amours pures, ce fut le sommet.
Jamais je le jure, je n'ai tant aimé. (...)
Nos pas nous menèrent au bord d'un ruisseau,
Elle sauta légère, je manquai le saut.
Poursuivant sa route elle me planta là. (...)
Depuis je gamberge, je ne sais plus bien.
Je vais d'une berge à l'autre et reviens. (...)
J'ai perdu la face au mois du lilas*

Louki fut aussi un des premiers à s'occuper d'environnement avec cette chanson sur la pollution ("*Les sardines*") :

*Si l'on pouvait desserrer les sardines
Si l'on pouvait enfin leur éviter
D'avoir le cou aux pieds de la voisine
Et du fer blanc à chaque extrémité, (...)
Chez l'épicier y'aurait d'la joie ! (...)
Donnez de l'air, de l'air aux sardines
La santé ça n'a pas de prix
Donnez de l'air, aérez Paris !*

Loin des médias

Dans "*Chansons clandestines*", Louki tente d'expliquer son absence dans les médias :

*Si mes chansons sont clandestines,
C'est qu'elles sont chansons de Louki. (...)
Je ne gagne rien mais j'y gagne
Et je dis merci à qui me plaît.
Si mes chansons sont clandestines,
C'est que je vis, c'est inquiétant,
Sans lécher la moindre bottine,
Jamais battu, cocu, content.*

Il était très conscient d'avoir une place à part, en marge, dans son métier. Mais quelquefois il envoyait des signes d'espoir (ironiques) comme dans "*J'attends mon heure*" :



Avec Brassens, à Bobino, en 1972 (photo de Josée Stroobants)

*J'attends mon heure pour faire mon beurre.
Oui l'heure où tra dé ri dé ra !
Quelque mécène de l'avant-scène
Sur son pain me tartinera.*

Il remplissait pourtant les salles et ne comprenait pas pourquoi, comme dans "Mon chanteur préféré" :

*« Vous êtes, me cria-t-il, mon chanteur préféré »
En entendant ces mots, je fus comme atterré.
Me décocher à moi un pareil compliment, (...)
Serait-ce un érudit ou serait-ce un malade ?
Un flic survient alors et me dit : « C'est raté.
Il vient de s'échapper de l'asile d'à côté ».*

Malgré ce manque de reconnaissance du métier et des médias, il écrira tous les jours de sa vie. C'était son oxygène :

*Il faut que j'écrive pour ne pas crever
Il faut que je vive pour enjoliver
Ma plume naïve peut encore rêver
Il faut que j'écrive pour ne pas crever.*

L'amitié

Louki a eu le privilège de croiser quelques grands noms. Tout d'abord son modèle, Roger Blin, à propos de qui il écrira deux chansons. Il y a eu surtout Georges Brassens, qui lui donna deux de ses musiques - geste exceptionnel - pour "Le cœur à l'automne" et "Charlotte ou Sarah". Le livre "Avec Brassens" de Pierre Louki nous dit tout sur leur complicité, ainsi que sur ses rapports avec deux autres personnages hauts en couleur : Roger Riffard et Bobby Lapointe. En hommage à ce dernier, Louki écrira "Boby" :

*Oui, je t'ai bien connu en ces temps faméliques
Où tu cherchais en vain à placer tes couplets.
Les plus compatissants te traitaient de "comique"
Mais pour le show-business c'était le bide complet.
Music-halls et radios, combien te rejetèrent.
Je préfère en pleurer pour ne pas trop en rire.
Et voilà que d'un coup le métier te vénère !
Boby, quelle bonne idée tu as eue de mourir.*

Les chansons de Louki évoquent souvent l'amitié. Une des premières fut "Mes copains", très inspirée de Brassens :

*Ils n'ont pas tous un compte en banque,
Les copains qui viennent chez nous,
Et c'est bien souvent qu'il leur manque,
Quatre francs pour faire cent sous.*

LA DIONYSIENSITÉ LA COOPÉRATION DES IDÉES

L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Et dans "Moi, mes peines d'amour" :

*Moi, mes peines d'amour sont peines d'amitié.
Cent fois sur l'amitié, remettez vos détresses.
Je croyais aux copains mieux qu'en une maîtresse.
Mes peines d'amitié sont mes peines d'amour.*

Une anecdote caractéristique : « Un jour, je reçois une lettre d'un apprenti maçon. Il avait entendu une chanson de moi où je parlais de disparaître. Il m'écrivait simplement : tu ne peux pas nous faire ça ! ». Louki lui répondit par "Mon ami de Saint-Hubert" :

*Il est un manoeuvre maçon
Qui connaît deux de mes chansons,
J'ai reçu de lui une lettre / Et cette lettre m'est venue
Tombée du cœur, tombée des nues
Sur le rebord de ma fenêtre
À l'instant même où rebuté / Je me préparais à sauter.*



Louki chez lui, en 2003 (photo Daniel Delgado)

Enfin, il nous faut citer quelques-uns de ses compositeurs : Gérard Calvi, André Popp, François Rauber, Francis Lai, Jacques Datin, Claude Bolling, Jean Ferrat, Romain Didier, et Serge Gainsbourg : « Quand j'ai fait Bobino en 1972, Gainsbourg a été très enthousiaste. À la fin, il a sauté sur la scène pour m'embrasser. Serge voulait travailler avec moi. Je suis allé chez lui, on a fait deux titres tout de suite, "La Main du masseur" et "Slip-please". »

En guise de conclusion, ces paroles sur l'amitié, mais aussi sur les occasions perdues ("Il en est quelques-uns") :

*Il en est quelques-uns qui sont déjà partis
Je ne les ai connus que juste par oui-dire
Dès lors qu'ils ne sont plus, je ne sais rien de pire
Que les avoir aimés sans le leur avoir dit.
Toutes les mains qu'on voudrait tendre
Et qu'on diffère par pudeur
Toutes les mains qu'on n'a pu prendre
Faute de temps, faute de cœur...*

Pour moi, tout Louki est dans cette chanson... ■

Les conférences-visites-débats du cycle
"Les dimanches au musée" se déroulent
au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis
22^{es}, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris
chaque premier dimanche du mois,
de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

